

SOBRAS

Geraldo de Barros

*with a short story by
Vanessa Barbara*

Chose Commune



Geraldo de Barros
1923 – 1998

- 1923** Naissance à Chavantes, État de São Paulo, Brésil.
- 1941** Décès de son frère aîné Carlos.
Il s'inscrit à l'Association pauliste des beaux arts.
- 1947** Étudie la peinture avec le maître japonais Yoshiya Takaoka. Participe au Grupo xv.
Premières photographies au sein du Foto Cine Club Bandeirante.
- 1949** Crée avec Thomaz Farkas le laboratoire photographique du Museo de Arte de São Paulo.
- 1951** Expose ses photographies abstraites de la série *Fotoformas* au musée d'Art de São Paulo.
Est invité à étudier la gravure à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris.
En Europe, rencontre Max Bill, Otl Aicher et François Morellet.
- 1952** De retour à São Paulo, participe à la création du groupe d'art concret Ruptura.
Reçoit le 1^{er} prix pour l'affiche du quatrième centenaire de la ville.
Mariage avec Electra Delduque.
- 1953** Naissance de sa première fille, Lenora.
- 1954** Fonde Unilabor, communauté de travail pour laquelle il conçoit des meubles aux lignes fonctionnelles selon un modèle économique collectiviste.
- 1956** Participe à São Paulo et Rio à la première Exposition nationale d'art concret.
- 1957** Fonde Forminform avec Ruben Martins et le graphiste Alexandre Wollner.
Naissance de sa seconde fille, Fabiana.
- 1960** Sur l'invitation de Max Bill, participe à l'exposition «Konkrete Kunst, 50 Jahre Entwicklung» au Helmhaus de Zurich.
- 1964** Fonde Hobjeto, fabrique de meubles dont il sera le designer jusqu'en 1989.
- 1965** Expose de nouvelles peintures de tendance pop art à la Galeria Atrium de São Paulo et au Museo de Arte Moderno de Buenos Aires, en Argentine.
- 1966** Fonde avec Nelson Leirner et Wesley Duke Lee la Rex Gallery & Sons, espace d'expérimentation et de happenings.
- 1979** Revisite son oeuvre constructive des années 1950 dans un nouveau projet présenté à la xv^e Biennale internationale de São Paulo.
Expose les *Fotoformas* dans l'exposition «Venezia 79: la Fotografia».
Est frappé par une première attaque cérébrale.
- 1986** Représente le Brésil à la 42^e Biennale de Venise.
Une seconde attaque cérébrale le laisse aphasique et partiellement paralysé.
- 1989** Réalise la série de tableaux en Formica *Jogos de dados* pour le Museu de Arte Contemporânea de Campinas, au Brésil.
- 1991** Reçoit le Grand Prix de la xxx^e Biennale internationale de São Paulo.
- 1993** Rétrospective de son œuvre photographique *Fotoformas* au musée de l'Élysée de Lausanne, en Suisse.
- 1996** Réalise une nouvelle série photographique, *Sobras*, découpages et collages à partir de négatifs de famille.
- 1998** Décède d'une embolie pulmonaire à São Paulo.

Geraldo de Barros
1923 – 1998

- 1923** Born in Chavantes, State of São Paulo, Brazil.
- 1941** Death of his elder brother Carlos. Enters the São Paulo Association of Fine Arts.
- 1947** Studies painting with the Japanese master Takaoka. Joins Group xv. First photographs among the Foto Cine Club Bandeirantes.
- 1949** Establishes, with Thomas Farkas, the photographic laboratory of the São Paulo Museum of Art.
- 1951** Shows his abstract photographs from the series *Fotoformas* at the São Paulo Museum of Art. Invited to study engraving at the École Supérieure des Beaux Arts in Paris. In Europe, meets Max Bill, Otl Aicher and François Morellet.
- 1952** Back in São Paulo, co-founds the Concrete Art group Ruptura. Awarded for his poster commemorating the 4th Centenary of the city. Marriage to Electra.
- 1953** Birth of his first daughter, Lenora.
- 1954** Forms Unilabor, a labor community for which he designs furniture following functional guidelines in a collectivist economic system.
- 1956** Participates in São Paulo and Rio in the first National Concrete Art Exhibition.
- 1957** Founds Forminform with graphic designers Alexandre Wollner and Rubens Martins. Birth of his second daughter, Fabiana.
- 1960** Invited by Max Bill to participate to the “Konkrete Kunst, 50 Jahre Entwicklung” exhibition at the Helmhaus in Zurich.
- 1964** Forms Hobjeto, the furniture factory where he will be the designer until 1989.
- 1965** Shows new Pop Art paintings at the Atrium Gallery in São Paulo and at the Buenos Aires Museum of Modern Art, Argentina.
- 1966** Establishes, with Nelson Leirner and Wesley Duke Lee, the Gallery Rex Time, a place for experimentation and happenings.
- 1979** Revisits his former constructive art from the 50's in a new project presented at the xv São Paulo Biennial. Shows his *Fotoformas* at “Venezia 79: La Fotografia” in Venice, Italy. Suffers his first stroke.
- 1986** Represents Brazil at the 42nd Venice Biennial. A second stroke leaves him partially paralyzed with aphasia.
- 1989** Creates in Formica the series of works *Jogo de dados* for the Museum of Contemporary Art in Campinas, Brazil.
- 1991** Awarded the Grand Prix at the XXI São Paulo Biennial.
- 1993** Retrospective of his photographic work *Fotoformas* at the Musée de l'Élysée in Lausanne, Switzerland.
- 1996** Creates a new series of photographs, the *Sobras*, cuttings and collages of old family negatives.
- 1998** Dies in São Paulo of a pulmonary embolism.

LE DERNIER HIVER

Vanessa Barbara

Traduit du portugais (Brésil)

par Dominique Nédellec

Je pourrais commencer en dressant l'inventaire des choses que j'ai perdues : un chemisier vert avec une broche en forme de lézard lors d'un voyage en train. Un dentifrice à la menthe après un vol intercontinental. Un petit ami, en 1982. Une chaussette. Un cachet d'aspirine. Des lentilles de contact. Les clés de la maison – elles étaient au fond du sac de courses, ce que je n'ai découvert qu'après avoir fait changer toutes les serrures.

Ça remonte à près de trente ans maintenant et plus moyen de me rappeler d'où vient la phrase « Je ne veux pas mourir à Cordeirópolis », qui, j'ignore pour quelle raison, se trouve notée dans la marge d'un cahier de français. De ma main. De même, je n'ai jamais pu tirer au clair cette histoire que quelqu'un m'a racontée au sujet d'un couple de parents qui, à titre d'expérience, avaient caché à leur fils l'existence du mot « pomme » jusqu'à ses six ans.

J'ai aussi perdu mon chat plusieurs fois. Adoniran avait la manie de se glisser dans les tiroirs, les armoires, les cartons vides et, une fois, il est resté caché toute une semaine dans le grenier de la maison. Mais un soir il s'est échappé par une porte restée ouverte et a disparu. Je devais avoir à peu près onze ans. Mes parents m'ont assuré que les chats savent retrouver leur maison et finissent toujours par revenir, mais j'ai attendu plusieurs semaines et rien. Des copains d'école – j'ignore s'ils inventaient tout ça pour me consoler – me racontaient des histoires extraordinaires de félins qui rentraient après avoir disparu pendant des années, couverts de cicatrices et un œil en moins à cause des bagarres – des histoires arrivées au voisin du cousin de quelqu'un qu'ils connaissaient, mais visiblement Adoniran n'appartenait pas à cette catégorie-là. Des mois se sont écoulés. J'ai gagné un petit frère aux cheveux châtons,

un bébé grassouillet qui passait ses journées à téter. J'ai aussi retrouvé une lentille de contact desséchée sous une chaise de la cuisine, mais aucune trace d'Adoniran.

Un jour, il est revenu. C'était l'été, en fin d'après-midi ; mon père a ouvert la porte de la maison en tenant dans ses bras un chat de gouttière, noir aux yeux verts, une boule de poils très fâchée avec un air fiérot et le regard agacé de qui n'est pas venu au monde pour recevoir des ordres. Mon père a dit qu'il l'avait trouvé dans le jardin en train de déterrer des marguerites. Ma mère, juste derrière lui, faisait craquer ses doigts comme quand elle était nerveuse. J'étais tellement heureuse que je n'ai même pas remarqué qu'il n'avait plus sa touffe de poils blancs sur le ventre et que ses oreilles étaient plus pointues qu'avant. Adoniran a aussitôt pris ses quartiers dans un coin du salon et décidé de se faire les griffes sur les pantoufles de ma mère, parfaitement indifférent à mon euphorie.

Après, même si, dans le fond, je savais bien que ce chat n'était pas Adoniran – alors que mes parents avaient espéré que je n'y verrais que du feu –, j'ai continué de l'appeler comme ça et je passais mon temps à identifier chez ce nouvel animal des traits de son ancienne personnalité : sa façon de se coucher dans le pot de fougères, ses miaulements de protestation quand il était contrarié, la manie qu'il avait de fixer le vide. Les chats savent retrouver leur maison et finissent toujours par revenir, avaient dit mes parents. Moi, je ne voulais pas perdre Adoniran.

Les chats que j'ai eus par la suite ont tous porté le même nom.

Lorsque mon mari est arrivé, j'étais figée au beau milieu du salon, une cuillère à la main. Apparemment, j'étais sortie de la cuisine et je me dirigeais vers la chambre, mais, en chemin, je me suis mise à penser aux tatous ; dès lors, toute la question de savoir ce qu'il convenait de faire de cette cuillère semble avoir été comme entièrement siphonnée, disparaissant en une poignée de secondes pour laisser à la place un espace vide, blanc, effrayant comme une pièce sans meubles.

Ça a démarré comme ça : j'étais en train de raconter une histoire et, tout d'un coup, je perdais le fil. Je montais au front au cours d'une réunion pour défendre un

point qui me semblait important, mais d’un instant à l’autre je ne me rappelais plus pourquoi je disais ça ni par quoi je devais poursuivre. J’ai décidé alors de noter certaines choses, histoire qu’elles cessent de m’échapper, et de consigner mes pensées les plus triviales afin d’éviter de les perdre en route. Par exemple, si j’avais besoin d’aller chercher un tournevis dans le débarras, il y avait de grandes chances pour qu’en chemin je me laisse distraire par une assiette sale dans la salle à manger et décide de bifurquer dans l’idée d’aller la laver, mais en me dirigeant vers la cuisine je pouvais aussi bien me cogner le petit orteil contre n’importe quoi et me souvenir qu’il était temps de me couper les ongles, puis sur ces entrefaits sursauter à cause d’une alarme de voiture dans la rue – si bien que je me retrouvais dans la salle de bains une assiette sale à la main sans avoir la moindre idée de ce que je fabriquais là. Par conséquent, lorsque j’avais à accomplir une tâche dont l’exécution pouvait prendre plus de trois secondes – ou nécessiter un changement de pièce –, je prenais aussitôt un stylo et notais sur un bout de papier: « Tournevis. » J’avais toujours le pense-bête sur moi, dans la poche avant de mon bermuda, de sorte qu’un matin quelconque la liste pouvait donner ceci: « Me laver la figure », « Me faire les yeux (crayon) », « Ne pas sortir sans alliance », « Vider la poubelle de la salle de bains », « Remplir le filtre à eau », « Prendre un parapluie ».

Mais, ça, ce n’était que le début. Ce jour-là, mon mari s’est contenté de me prendre la cuillère des mains et a engagé la conversation comme si rien d’anormal n’était arrivé, comme on fait avec les enfants lorsqu’ils menacent d’éclater en sanglots et qu’il faut rapidement les distraire avec une craie de cire ou un chou cabus. Il semblait ne pas vouloir s’inquiéter de l’incident; peut-être lui était-il déjà arrivé la même chose. Peut-être n’était-ce pas la première fois qu’il me trouvait figée au beau milieu du salon avec une cuillère.

Les épisodes d’amnésie se sont peu à peu multipliés. J’avais une chose en tête – par exemple, l’objet qu’on utilise pour retirer un œuf de la poêle ou le nom de l’acteur qui joue Spider-Man – et j’étais tout simplement infichue de la nommer. Je sentais que l’information était là, quelque part dans mon esprit, mais je ne savais pas quel chemin emprunter pour y accéder. J’ouvrais une porte et c’était un tas d’autres choses que je trouvais stockées là, par exemple le prénom de cette tante portugaise qui portait des robes à fleurs (Cremilda), mon ancien numéro de téléphone, ou alors je me mettais à penser fixement à un batteur électrique, à un ouvre-boîte. Je fermais les yeux, retenais ma respiration et tentais d’extirper physiquement le mot en question de tout un fatras de souvenirs, mais en vain.

La seule solution était de renoncer et de demander autour de moi, au risque de passer pour quelqu’un de franchement bizarre (« Cet objet avec des petits trous, vous savez? Avec un manche comme ça »). Ce n’est que comme ça que je retrouvais enfin ma bienheureuse écumoire.

Très vite, tout le monde a su que j’avais la mémoire qui flanchait. Cependant, au début, les choses me revenaient. Je sentais que l’information existait, j’avais les mots sur le bout de la langue et je savais qu’il suffisait d’actionner un détail pour que tout s’éclaire. Mais, plus tard, ça aussi je l’ai perdu. Cette sensation de malaise avec la pièce sans meubles a cessé d’être une présence pour n’être plus qu’absence, et c’est seulement à travers les autres que je prenais conscience qu’il y avait de grands espaces vides dans ma mémoire.

Des espaces remplis d’une matière qui ressemblait à de la neige.

L’érosion est inévitable et progresse à vive allure. Entre le dernier astérisque et maintenant, j’ai de nouveau perdu l’écumoire, mais j’ai trouvé amusante cette femme qui fait des listes pour se souvenir de remplir le filtre à eau.

Comme je n’ai pas la moindre idée de ce que j’avais prévu d’écrire par la suite, j’ai décidé, avant que la compréhension des mots ne m’échappe complètement, de me consacrer à l’enregistrement d’un seul épisode – celui que je voudrais voir disparaître en dernier, et dont je garde encore en mémoire quelques fragments épars. Je m’en contenterai jusqu’à la totale dissolution de l’ultime morceau de moi-même.

Ce sont les souvenirs de mon dernier hiver avec mon frère.

Je ne me rappelle plus si c’était en Suisse ou en France, seulement que ça s’est passé au milieu des années 1970. Pour Noël, j’avais reçu une belle combinaison orange ou bleue, je ne sais plus, et des bottes chaudes et confortables. Je rêvais depuis toute petite de voir la neige. Nous voilà donc partis – mes parents, mon petit frère et moi – dans un chalet loué pour la saison, ce qui signifie probablement que ma famille était très riche, ou que mon père était un militaire corrompu, ou que j’étais un mannequin international.

Je me souviens bien de ce que j’ai ressenti en voyant la neige tomber pour la première fois. Au début, on aurait dit des pellicules venues du ciel, ou une infinité de petites plumes blanches lancées du haut d’un immeuble. On se serait cru sur une autre planète.

J’avais l’estomac noué, comme dans un ascenseur panoramique: plus la neige tombait, plus j’avais l’impression qu’on montait vite. La neige a recouvert les montagnes, les arbres, le toit du chalet, les marches, enveloppant tout d’un blanc molletonné. Quand je ferme les yeux, j’arrive encore à retrouver ces sensations: mes pieds qui s’enfoncent, l’air pur, le froid coupant qui transperce mes couches de vêtements jusqu’à la dernière.

Cet hiver-là, à bientôt dix-neuf ans, j’ai vu la neige pour la première fois. J’ai également essayé d’apprendre à skier – une catastrophe. Mon frère, lui, toujours bon en sport, a réussi en un clin d’œil à se débrouiller et à dévaler les pistes – avec des skis plus grands que lui, les lunettes sur le front et ce regard confiant qu’on peut avoir à tout juste neuf ans. « Il suffit de se jeter vers l’avant, comme ça », et il filait, tandis que je restais bloquée, avec la frousse de bouger et de me casser la figure encore une fois. Je faisais tout mon possible, respirais à fond à chaque tentative, mais systématiquement je me mettais à paniquer et je tombais. Au bout de quelques jours, j’ai fini par renoncer; je me contentais de rester au bord du lac, à lire un roman policier ou à observer mon frère qui, désormais, apprenait aux autres enfants comment il fallait s’y prendre et arrivait même à doubler certains adultes.

Je ne me souviens pas si quelqu’un d’autre avait fait le voyage avec nous; peut-être un oncle et une tante avec leurs enfants, ou alors des voisins, ou alors des collègues de travail de mon père. Ce que je sais, c’est que parmi les expériences les plus mémorables du séjour (on me pardonnera l’expression) il y a eu ce pique-nique en plein air, au pied d’un arbre qui avait encore ses feuilles, pendant lequel j’ai bu un bon chocolat chaud et mousseux avec des gens dont l’identité m’échappe (à bien y réfléchir, c’étaient peut-être mes parents). Le reste s’est perdu. Je ne me rappelle plus, par exemple, si c’était avant ou après notre départ pour le refuge. Je garde en mémoire des choses diffuses: un tas de sacs en toile de jute, un robinet difficile à ouvrir et mon frère l’air effrayé. Je me rappelle être tombée, m’être cogné la tête et avoir dû rester alitée plusieurs jours. Mais, si j’en suis certaine, c’est seulement à cause de la cicatrice que j’ai encore.

Un week-end, mes parents ont décidé d’aller faire un tour en ville et m’ont laissée seule dans le chalet pour veiller sur mon frère. Cela faisait longtemps qu’on ne s’était pas retrouvés rien que nous deux. À cette époque, j’étais déjà à la fac et je passais moins de temps avec mon cadet, et tout d’un coup j’ai pris conscience que je ne le connaissais pas si bien que ça – à moins que ce ne soit l’impression que j’ai aujourd’hui, cinquante ans plus tard, alors que son image est en train de s’effacer de mon esprit et que je ne saurais même plus dire s’il était droitier ou gaucher.

J’ai proposé qu’on parte en balade jusqu’à un refuge abandonné qui se trouvait de l’autre côté de la station, en grim pant sur la montagne à travers les arbres. « Quand on sera arrivés, on pourra construire un igloo », ai-je ajouté pour tenter de convaincre mon frère de laisser ses skis pour la journée.

On a sauté par-dessus le grillage qui délimitait la station et on s’est engagés sur le sentier qui montait vers la forêt. On progressait lentement pendant que je lui racontais une histoire censée être terrifiante – seulement, j’étais tellement nulle qu’il n’arrêtait pas de se marrer. Je me souviens que, soudain, le vent est devenu plus fort, il allait probablement se mettre à neiger et j’ai hésité, mais mon frère a insisté pour qu’on continue. D’après mes estimations, nous n’étions plus très loin du refuge. « Je parie qu’on va trouver un tas de corps entassés là-bas », a lancé mon frère comme pour me motiver. D’après lui, cet endroit était hanté par des esprits maléfiques qui attiraient de pauvres skieurs égarés. « C’est des enfants de la station qui me l’ont raconté, a-t-il expliqué, ils m’ont dit que personne n’était jamais revenu de ce refuge. »

(Gaucher, sûr, il était gaucher.)

Je ne me rappelle pas bien s’il y avait beaucoup de neige sur le sentier, ni si on a aperçu des écureuils en chemin; en revanche, je n’ai pas oublié que mon frère n’arrêtait pas de répéter tout excité, à moitié essoufflé: « Tu vas voir, quand on va ouvrir la porte, des têtes coupées avec les yeux exorbités vont dégringoler de partout et un squelette va t’attraper par les pieds. » Les nuages noirs s’amoncelaient dans le ciel, j’ai pressé le pas car il m’a semblé qu’on n’était pas à l’abri d’une tempête. J’ai sorti de mon sac à dos deux de ces couvre-chefs en laine dont j’ai perdu le nom, ainsi que des gants et des écharpes. « Personne n’arrive à sortir de là parce que quand tu claques la porte ça déclenche une avalanche, du coup tu te retrouves coincé et tu meurs de faim », a continué le petit garçon. J’ai trouvé ça amusant et je me suis demandé dans quel genre d’école il pouvait bien aller, ou quel genre de livres sa mère le laissait lire.

On a aperçu non loin un tas de pierres et une pelle plantée dans la neige; le petit garçon a aussitôt demandé si on pouvait l’emporter avec nous pour enterrer les corps. « Non, on ne peut enterrer personne puisqu’il faudra bien qu’on mange quelques cerveaux », ai-je répondu, très sérieuse. L’idée l’a emballé. « On trouvera là-bas des petites cuillères et on se réglera avec de l’excellente cervelle », ai-je ajouté. « Et après on deviendra des zombies, a-t-il enchaîné, et on habitera dans notre igloo et on ira à la chasse aux écureuils. »

On a donc laissé l’écumoire dans la neige et poursuivi notre escalade.

Plus tard, il a enterré des billes au pied d’un arbre, en m’expliquant qu’il voulait laisser un cadeau aux voyageurs qui passeraient par là après la fonte des neiges.

Voilà, pour l’essentiel, ce que je me rappelle de cette journée: notre conversation avant d’atteindre le refuge, le ciel se chargeant de nuages et le vent étendant sur nous un drap de plus en plus blanc. Une fois au sommet, avant de nous atteler à la construction de l’igloo, on est restés un certain temps à admirer le refuge. À l’intérieur, à notre grande surprise... Je ne me souviens plus de ce qu’il y avait à l’intérieur, mais, si je pouvais m’en souvenir à présent, il y aurait certainement de quoi être surpris. Je crois bien qu’on avait apporté avec nous des sandwiches au concombre. J’ai enlevé mes bottes et les ai laissées à l’entrée. Adoniran a posé son sac avant d’inspecter chaque pièce. Peut-être y a-t-il eu une tempête; peut-être a-t-on dû rester là plusieurs jours, avec rien d’autre que nos sandwiches. Ou alors j’ai vu ça dans un film. Je ne sais pas si le refuge était réellement abandonné, et je ne me rappelle pas plus ce qui s’est passé par la suite. J’ai beau fermer les yeux et tâcher de rassembler mes souvenirs, je ne vois que des murs nus, des fenêtres sans carreaux, des formes imprécises ensevelies sous la neige.

Et une orchidée – oui, je me souviens d’une orchidée. Je crois que, dans ce refuge abandonné dans la glace, à quelques kilomètres de la station de ski, il y avait un pot contenant une seule orchidée qui, j’ignore comment, avait survécu à l’hiver. Je suis restée debout à contempler ce miracle, et je m’apprêtais à dire quelque chose de poétique lorsque Adoniran est arrivé en courant et a arraché l’orchidée de sa tige, en expliquant qu’il voulait l’emporter pour l’offrir à sa mère.

Avec un sourire jusqu’aux oreilles. Voilà ce que je suis en mesure de raconter. C’est tout ce qui m’est resté.

Je suis incapable de dire comment on est rentrés, ni même si on est vraiment rentrés. Ça a été mon dernier hiver avec lui, non pas qu’il soit arrivé quoi que ce soit ce jour-là – ou si, allez savoir –, mais parce que c’est le dernier hiver dont j’aie gardé le souvenir. Peu à peu, tout disparaît. Je rencontre des gens qui sont peut-être déjà morts, je ne me rappelle plus si je suis mariée ou non, je crie après les infirmières sans plus savoir pourquoi. Celle que j’ai été par le passé n’existe plus. Les êtres que j’aimais sont partis. Il ne me reste plus que les sensations de l’instant présent: la bouche pleine de chocolat, le soleil qui me brûle la peau, une jolie musique qui ne m’évoque absolument rien. Je ne sais plus si je vais mourir sans jamais avoir vu la neige.

On est comme les chats, on ne retrouve pas toujours le chemin pour rentrer à la maison.

THE LAST WINTER

Vanessa Barbara

*Translated from the Portuguese (Brazil)
by Zoë Perry*

I could begin by making a list of all the things I’ve lost: a green blouse with a lizard brooch during a train ride. A tube of mint flavored toothpaste after an inter-continental flight. A boyfriend, in 1982. A sock. An aspirin tablet. Contact lenses. My house keys – but they were inside a tote bag, something I only discovered after changing all the locks.

Thirty-odd years come and gone and I still can’t remember where I heard the phrase “I don’t want to die in Cordeirópolis”, which for some reason is scribbled in the margins of a French notebook. In my handwriting. Something else I’ve never been able to verify was a story someone told me about a couple who, as an experiment, hid the word ‘apple’ from their son until he was six years old.

I’ve lost my cat a few times too. Adoniran used to climb inside drawers, closets, empty boxes, and once he hid in the attic for an entire week. One night, however, he slipped out the open door and disappeared. I must have been around eleven. My parents assured me that cats know their way home and they always come back, but I waited several weeks and nothing. Some school friends – I don’t know if they were just making it up to comfort me – told me incredible stories about cats who’d returned home years after they disappeared, with battle scars and one eye missing, stories that had happened to their friend’s cousin’s neighbor, but Adoniran did not follow that pattern. Months passed. I gained a little brother, a chubby brown-haired baby who spent all day nursing. I also found a dried out contact lens under a kitchen chair, but no sign of Adoniran.

One day he came back. It was a late summer afternoon when my father opened the front door

carrying a black cat with green eyes, an angry ball of fur that looked at us with the haughty contempt of someone who wasn’t put on this earth to be bossed around. He said he’d found it in the garden digging up daisies. My mother was right behind him, cracking her knuckles like she did when she was nervous. I was so happy I didn’t even notice he no longer had the tuft of white fur on his belly, or that his ears were not as pointy. Adoniran immediately took up residence in a corner of the living room and began sharpening his nails on my mother’s slippers, oblivious to my euphoria.

After that day, even if, deep down, I knew that cat wasn’t Adoniran – and my parents were counting on me not to notice the difference – I continued to call him by that name and was always spotting traits of his old personality lurking in this other animal: the way he sat in the fern planter, the meow of protestation he gave whenever something wasn’t to his liking, his obsession with staring into nothing. Cats know their way home and always come back, said my parents. I didn’t want to lose Adoniran.

Every cat who came after had the same name.

When my husband came home, I was standing in the middle of the living room with a spoon in my hand. Apparently I’d left the kitchen and was going to the bedroom, but along the way started thinking about armadillos and my whole reason for getting the spoon was seemingly sucked down the drain, vanishing in a matter of seconds and leaving in its place a blank spot, empty and frightening as a room with no furniture.

In the beginning it was like this: I’d be telling a story and all of a sudden lose my train of thought. I’d take the lead in a meeting to make some point I deemed important, then all of a sudden no longer remember why I was saying it or what I’d intended to say next. I started writing things down to keep them from slipping away, and soon began jotting down even the most trivial matters to prevent them getting lost by the wayside. For example, if I had to go to the laundry room to get a screwdriver, odds were good that, en route, I’d get distracted by a dirty dish left in the living room and change course to go wash it and, on my way to the kitchen, tap the edge of the table with my little finger and remember I needed to trim my nails, but in the middle of all this be startled

by a car alarm in the street. And then I'd find myself in the bathroom holding a dirty dish, with no idea what I'd gone in there to do. So when a task arose that demanded more than three seconds to complete – or required a change of room – I would immediately grab pen and paper and write: “screwdriver”. I'd tuck the paper in my front shorts pocket, so that on any given morning the list might look like this: “wash face”, “don't go out without wedding ring”, “empty bathroom trash”, “refill water filter”, “take umbrella”, “put on eyeliner”.

But that was just the beginning. On that day my husband simply took the spoon from my hand and started talking as if nothing out of the ordinary had happened, like you do with children when they threaten to burst into tears and you have to quickly distract them with a crayon or a head of cabbage. Apparently he didn't want to make a big deal of it, or perhaps he had been through something similar. Maybe it wasn't the first time he'd found me standing in the middle of the room holding a spoon.

These episodes of forgetfulness were becoming constant. It was like thinking of something – for example, the object we use to remove an egg from a frying pan, or the actor who played Spiderman – and simply being unable to name it. I could sense the information was there, somewhere in my mind, but didn't know how to go about reaching it. I would open a door and find other things stored inside, like the name of that Portuguese aunt who wore flowery dresses (Cremilda) and my old phone number, or I'd keep thinking about electric mixers and can openers. I'd close my eyes, hold my breath and try to physically retrieve the word from within a tangle of other memories, but it was no use. The only way out was to give up and ask someone, at the risk of seeming very strange (“you know, that thing with the little holes? With a handle like this?”). Only then would I be able to retrieve that blessed slotted spoon.

Before long, everybody knew something was wrong with my memory. Still, at first, things would come back to me. I sensed that that bit of information existed; I knew it was ‘on the tip of my tongue’ and triggering one detail was enough to ignite the rest. Later on, this too would go. That feeling of unease at being in a room with no furniture ceased to be a presence and was transformed into an absence, and it was only through others that I noticed large gaps in my memory.

They were stuffed with something that looked like snow.

This erosion is inevitable and happens at a rapid pace. Since the last asterisk, I've already lost the slotted spoon again and was tickled to hear about this woman who makes lists to remind herself to refill the water filter.

Since I have no idea what I was planning to write next, I've decided that, before my understanding of words dries up completely, I will embark on putting into writing a single incident – one I hope will be the last to disappear, and about which I still have a few scattered memories. Enough to get me through until the last piece of me melts away.

They are the memories of the last winter with my brother.

I don't remember now if it was in Switzerland or in France, only that it happened in the mid-seventies. For Christmas, I got a beautiful orange sweater, or maybe it was blue, and a pair of warm, cozy boots. My childhood dream was to see the snow. So off we went – me, my parents and my little brother – to a cottage we rented for the season, which probably means my family was very rich, or my father was a corrupt military officer, or that I was an international fashion model.

I still remember the feeling of watching snow fall for the first time. At first, it looked like dandruff from heaven, or a bunch of small white feathers someone had strewn from a building. It felt like we were on a different planet. I got butterflies in my stomach, like someone riding in a glass elevator: the more the snow fell, the faster it felt the elevator was rising. Snow covered the mountains, the trees, the roof of the cottage, the stairs, blanketing everything in white batting. When I close my eyes, I can still feel my feet stepping in it, the smell of clean air, the biting cold that pierced through my innermost layers of clothing.

That winter, soon to turn nineteen, I saw snow for the first time. I also tried to learn to ski – it was a disaster. My brother, always good at sports, picked it up almost immediately and could zip down the mountain by himself – skis bigger than him, goggles perched on his forehead, with the confident look of someone who's only nine. “Just lean back like this”, and off he went, gliding smoothly along in front of me, while I just stood there, afraid to shift from my spot and fall again. I tried my best, taking a deep breath each time, but would always be overcome by panic

and fall. After a few days, I finally gave up, content to sit by the lake reading a detective novel or watching my brother, who was now teaching the other children and even racing ahead of several adults.

I don't remember if anyone else came on the trip with us; maybe some uncles and cousins, or neighbors, or my father's co-workers. I do know that one of my most memorable (pardon the expression) experiences was a picnic by a tree that still had its leaves, where I drank a mug of frothy hot chocolate with people whose identity escapes me. (On second thought, maybe they were my parents.) The rest has been lost. I don't remember, for example, whether that was before or after our trip to the cabin. Random things cling to my memory: a pile of burlap sacks, a sticky tap, or my brother with a frightened look on his face. I remember falling, hitting my head, and having to spend a few days in bed recovering. But I'm only sure of that because I still have the scar.

One weekend my parents decided to spend a few days away in the city and left me alone at the cottage in charge of my brother. We hadn't spent time together in a while. I was already away at college and no longer had much contact with him, and suddenly I realized that I didn't know him very well – or was that just a feeling I had now, fifty years later, as his image gradually fades from of my mind and I could no longer tell you if he was right- or left-handed.

I suggested we hike to an abandoned cabin that sat on the other side of the ski resort, up the mountain, through the trees. “We can build an igloo once we get there,” I said, wanting to convince my brother to ditch his skis for a day and spend the afternoon with me.

We jumped the barricade that marked the edge of the ski resort and hiked up the trail into the forest, walking slowly as I told a scary story – only I was lousy at it and he just giggled. I remember the wind picked up, it wouldn't be long before the snow began to fall. I hesitated, but my brother begged for us to keep going. By my calculations, we were almost at the cabin. “We're going to find a bunch bodies up there for sure,” my brother said, as if trying to cheer me up. According to him, the place was used by evil spirits that attracted poor lost skiers. “The kids at the ski resort told me,” he explained, “they said nobody's ever come back from there.”

(Left-handed, definitely left-handed.)

I don't really remember if the snow on the trail was high or if we saw any squirrels along the way, but I can't forget the little boy chattering away excitedly, almost breathless: “You'll see, we'll open the door and stacks of severed heads with bulging eyes will come rolling out, and a half-alive skeleton will grab you by the feet”.

Dark clouds filled the sky and I picked up the pace because it looked like a storm might roll in. I took two of those woolen hats, whose name escapes me, from my backpack, as well as gloves and scarves. “No one can get out of there because when you slam the door it starts an avalanche, and the people get stuck in there and starve to death,” the boy said. I was amused and wondered what kind of school he'd been attending, or what kind of books his mother let him read.

In the distance, we saw a pile of stones and a shovel planted in the snow, which the boy then asked if we could take with us to bury the bodies. “No, we can't bury anyone because we'll need to eat their brains,” I replied in all seriousness, and he grew more excited. “There will be some little coffee spoons there, those teeny tiny ones, and we'll take turns eating juicy brains,” I added. “And then,” he continued, “we'll turn into zombies, and we'll live in our igloo and hunt squirrels.” We left the slotted spoon standing in the snow and continued climbing.

At one point, he buried some marbles at the foot of a tree, saying they were presents for the next travelers who passed through, after the snow melted.

Basically that's what I remember about that day: our conversation on the way to the cabin as clouds gathered overhead and the wind spread a snowy sheet over us, growing whiter by the minute. After we reached the top, we took a moment to admire the structure and began building our igloo. Inside the cabin, to our surprise – I don't remember what was in there, and if I were to remember now that would certainly be a surprise. I feel like we'd taken some cucumber sandwiches. I took off my boots and left them at the door. Adoniran dropped his backpack and went to scout out the bedrooms. Maybe a storm came; maybe we had to spend a few days there, living off sandwiches. Or maybe that was from some movie I saw. I don't know if the cabin was really abandoned, nor do I remember what happened after that. As hard as I try to shut my eyes and retrieve those memories, all I can see are bare walls, glassless windows, vague shapes buried under the snow.

And an orchid – yes, I remember an orchid. It would seem that inside that abandoned cabin in the ice, a few kilometers from the ski resort, was a vase with a single orchid that had somehow survived the winter. I stood watching that miracle, and was about to say something poetic when Adoniran came running in and plucked the orchid from its stem, saying he wanted to take it to give to his mother as a gift. He beamed from ear to ear. That's all there is for me to tell. And it's all that I have left.

I couldn't say how we got back, or even if we ever did get back from there. That was my last winter

with him – not that anything happened that day, or maybe something did happen, but because it is the last winter left in my memory. Bit by bit everything is fading away. I encounter people who may have already died, I forget whether I’m married, I scream at the nurses and don’t know why. The person I was in the past now no longer exists. The people I’ve loved are gone. All I have left are feelings in the present: a mouthful of chocolate cake, the sun burning my skin, a beautiful song that takes me back to absolutely nothing. I don’t even know anymore if I’ll die without ever seeing the snow.

**Just like cats,
we don't always find
our way back home.**

O ÚLTIMO INVERNO

Vanessa Barbara

Eu poderia começar fazendo um inventário das coisas que perdi: uma blusa verde com um broche de lagartixa durante uma viagem de trem. Uma pasta de dente sabor hortelã após um voo intercontinental. Um namorado, em 1982. Uma meia. Um comprimido de aspirina. Algumas lentes de contato. As chaves de casa – mas estavam dentro da sacola da feira, o que eu só descobri depois de trocar todas as fechaduras.

Lá se vão quase trinta anos e não me lembro de onde vem a frase: “Não quero morrer em Cordeirópolis”, que, por alguma razão, está anotada à margem de um caderno de francês. Com a minha letra. Outra coisa que jamais consegui confirmar é uma história que alguém me contou sobre um casal que, a título de experimento, ocultou do filho a palavra “maçã” até que ele tivesse uns seis anos de idade.

Também perdi o meu gato algumas vezes. Adoniran costumava se meter dentro de gavetas, armários, caixas vazias e uma vez passou uma semana escondido no sótão de casa. Certa noite, porém, ele escapou pela porta aberta e desapareceu. Eu tinha uns onze anos. Meus pais garantiram que os gatos sabem o caminho de casa e sempre voltam, mas esperei várias semanas e nada. Alguns amigos da escola – não sei se inventavam para me consolar – me contavam histórias fantásticas de felinos que retornaram após anos desaparecidos, com cicatrizes de brigas e um olho faltando, histórias que tinham acontecido com o vizinho do primo de um conhecido deles, mas Adoniran não seguiu esse padrão. Passaram-se meses. Ganhei um irmãozinho de cabelos castanhos, um bebê gorducho que passava o dia mamando. Também encontrei uma lente de contato seca debaixo de uma cadeira da cozinha, mas nada de Adoniran.

Um dia ele voltou. Era um fim de tarde de verão quando meu pai abriu a porta de casa carregando um gato vira-lata preto de olhos verdes, uma bola de pelo zangada com um ar de empáfia e o olhar meio irritado de quem não veio neste mundo para cumprir ordens. Disse que o encontrou no jardim cavoucando umas margaridas.

Minha mãe vinha logo atrás, estalando os dedos como fazia quando estava nervosa. Fiquei tão feliz que nem reparei que ele não tinha mais o tufo de pelos brancos na barriga, e que as orelhas não eram tão pontudas. Adoniran imediatamente tomou posse de um canto da sala e foi afiar as unhas nas pantufas da minha mãe, sem fazer caso para a minha euforia.

Depois desse dia, mesmo que, no fundo, eu soubesse que aquele gato não era Adoniran – e meus pais contavam com que eu não notasse a diferença –, continuei chamando-o por esse nome e vivia identificando traços de sua velha personalidade escondidos naquele outro animal: o jeito com que sentava no vaso de samambaias, o miado de protesto que soltava quando algo não estava de seu agrado, a mania de encarar o vazio. Gatos sabem o caminho de casa e sempre voltam, disseram os meus pais. Eu não queria perder Adoniran.

Todos os gatos que vieram depois tiveram o mesmo nome.

Quando meu marido chegou, eu estava parada no meio da sala com uma colher na mão. Aparentemente saí da cozinha e estava indo para o quarto, mas no caminho comecei a pensar em tatus-bola e todo aquele propósito do que fazer com a colher parece ter sido sugado ralo abaixo, desaparecendo em questão de segundos e deixando no lugar um espaço vazio, branco, assustador como uma sala sem móveis.

O início foi assim: eu estava contando uma história e de repente perdia o fio da meada. Tomava a dianteira numa reunião para defender algum ponto que achava importante, mas de uma hora para a outra não lembrava mais por que estava dizendo aquilo e o que pretendia falar na sequência. Comecei a anotar alguns tópicos para não deixá-los fugir, e aos poucos fui registrando as coisas mais triviais a fim de evitar que se perdessem pelo caminho. Por exemplo: se eu precisava ir até a área de serviço pegar uma chave de fenda, eram grandes as chances de, no caminho, me distrair com um prato sujo na sala e me desviar para lavá-lo, e na ida até a cozinha bater com o dedinho na quina e lembrar que era hora de cortar as unhas, mas no meio de tudo ser surpreendida pelo alarme de um carro na rua – de modo que eu me veria no banheiro com um prato sujo na mão e nenhuma ideia

do que tinha ido fazer lá. Então quando surgia uma tarefa que exigia mais de três segundos para a execução – ou a mudança obrigatória de cômodo –, eu imediatamente pegava caneta, papel e anotava: “chave de fenda”. Levava a folha sempre comigo, no bolso da frente da bermuda, de modo que numa manhã qualquer a lista podia ficar assim: “lavar o rosto”, “não sair sem aliança”, “trocar o lixo do banheiro”, “encher o filtro”, “pegar guarda-chuva”, “passar lápis no olho”.

Mas isso era só o início. Naquele dia, meu marido apenas tomou a colher da minha mão e puxou conversa como se nada de anormal tivesse acontecido, como fazemos com as crianças quando elas ameaçam chorar e temos que rapidamente distraí-las com um giz de cera ou um repolho. Parece que ele não queria fazer caso do incidente, ou quem sabe já tinha passado por algo parecido. Talvez não fosse a primeira vez que ele me encontrava parada no meio da sala com uma colher.

Os episódios de esquecimento foram se tornando constantes. Era como pensar numa coisa – por exemplo, o objeto que usamos para retirar um ovo da frigideira ou o ator que fez Homem-Aranha – e simplesmente não conseguir nomeá-la. Eu sentia que a informação estava lá, em algum lugar da minha mente, mas não sabia que caminho tomar para acessá-la. Abria uma porta e encontrava outras coisas armazenadas lá dentro como o nome daquela tia portuguesa que usava vestidos floridos (Cremilda) e o número do meu telefone antigo, ou teimava em pensar em batedeiras e abridores de lata. Fechava os olhos, prendia a respiração e tentava resgatar fisicamente a palavra do meio de um emaranhado de outras lembranças, mas não adiantava. A única saída era desistir e perguntar para alguém, correndo o risco de parecer muito estranha (“aquele objeto furadinho, sabe? Com um cabo assim”). Só então recuperava a bendita escumadeira.

Em pouco tempo, todo mundo sabia que havia algo de errado com a minha memória. Ainda assim, no início, as coisas voltavam. Eu sentia que aquela informação existia; sabia que estava “na ponta da língua” e que bastava acionar um detalhe para que ela se acendesse. Mais tarde, isso também se foi. Aquela sensação de desconforto com a sala sem móveis parou de ser uma presença e virou ausência, e só através dos outros é que eu notava que havia grandes espaços vazios na minha memória.

Eles eram preenchidos por um material que parecia neve.

A erosão é inevitável e acontece num ritmo muito veloz. Do último asterisco para cá, perdi de novo a escumadeira e achei graça nessa mulher que faz listas para se lembrar de encher o filtro.

Como não faço ideia do que pretendia escrever daqui para a frente, decidi que, antes de me esgotar a compreensão das palavras, vou me lançar ao registro de um único episódio – aquele que eu gostaria que desaparecesse por último, e do qual ainda me restam algumas lembranças esparsas. Ele me bastará até que o último bocado de mim mesma se dissolva.

São as recordações do último inverno com o meu irmão.

Agora já não me lembro se foi na Suíça ou na França, só que aconteceu em meados dos anos 70. Eu tinha ganhado de Natal um agasalho lindo de cor laranja ou azul, vai saber, e umas botas quentes e confortáveis. Meu sonho de infância era conhecer a neve. Então lá fomos nós – eu, meus pais e o meu irmão menor – para um chalé que alugamos para a temporada, o que significa provavelmente que minha família era muito rica, ou que meu pai era um militar corrupto, ou que eu era uma modelo internacional.

Lembro bem da sensação de ver a neve cair pela primeira vez. A princípio, parecia caspa vinda do céu, ou um monte de pequenas penas brancas que alguém lançou de um edifício. A impressão que eu tinha era de que estávamos em outro planeta. Senti o frio na barriga de quem sobe um elevador panorâmico: quanto mais neve caía, mais rápido parecia que estávamos subindo. A neve cobriu as montanhas, as árvores, o telhado do chalé, as escadas, embrulhando tudo em um acolchoado branco. Quando fecho os olhos, ainda consigo evocar meus pés pisando nela, a sensação de ar limpo, o frio cortante que se enfiava através das camadas mais internas da minha blusa.

Naquele inverno, prestes a completar dezenove anos, vi neve pela primeira vez. Também tentei aprender a esquiar – foi uma catástrofe. Meu irmão, sempre bom nos esportes, aprendeu quase imediatamente e conseguiu descer sozinho a montanha – os esquis maiores que ele, os óculos pousados na testa, o olhar confiante de quem só tem nove anos. “É só jogar o corpo para trás, assim”, e ele saía deslizando na minha frente, enquanto eu permanecia parada, com medo de sair do lugar e cair de novo. Eu me esforçava ao máximo, respirando fundo a cada tentativa, mas era sempre tomada pelo pânico e caía. Depois de alguns dias, finalmente desisti e me contentei em ficar apenas à beira do lago, lendo um romance policial,

ou observando o meu irmão, que agora ensinava as outras crianças e até chegava na frente de vários adultos.

Não me lembro se mais alguém veio na viagem conosco; talvez alguns tios e primos, ou então vizinhos, ou colegas de trabalho do meu pai. Sei que uma das experiências mais memoráveis (com o perdão da expressão) foi a de um piquenique ao ar livre perto de uma árvore que ainda tinha folhas, quando tomei uma xícara espumante de chocolate quente com pessoas cuja identidade me escapa. (Pensando bem, talvez fossem os meus pais.) O resto se perdeu. Não me lembro, por exemplo, se foi antes ou depois da nossa ida à cabana. Guardo memórias de coisas avulsas: um monte de sacos de aniagem, uma torneira difícil de abrir e o meu irmão com cara de assustado. Lembro de cair, de bater a cabeça e ter que passar uns dias de molho. Mas só tenho certeza disso porque ainda tenho a cicatriz.

Em um determinado fim de semana, meus pais resolveram passar uns dias de folga na cidade e me deixaram sozinha no chalé cuidando do meu irmão. Fazia tempo que não ficávamos juntos. Naquela época eu já estava na faculdade e não tinha mais tanto contato com o caçula, e de repente percebi que não o conhecia tão bem – ou foi só uma impressão que tive agora, cinquenta anos depois, quando a imagem dele vai sumindo da minha mente e eu não sei mais precisar se ele era destro ou canhoto.

Sugeri que fizéssemos uma caminhada até uma cabana abandonada que ficava do outro lado da estação de esqui, montanha acima, por entre as árvores. “Chegando lá nós podemos construir um iglu”, eu falei, querendo convencer o meu irmão a largar os esquis por um dia e passar a tarde comigo.

Pulamos a grade que delimitava o território da estação de esqui e subimos a trilha que ia em direção à floresta, andando devagar enquanto eu contava uma história de terror – só que eu era péssima nisso e ele só dava risada. Lembro que o vento ficou mais forte, a neve não tardaria a cair e eu hesitei, mas meu irmão pediu que continuássemos. Pelos meus cálculos, faltava pouco para chegar à cabana. “Certeza que a gente vai encontrar um monte de corpos lá”, falou o meu irmão, como se tentasse me animar. Segundo ele, o lugar era utilizado por espíritos do mal que atraíam pobres esquiadores perdidos. “Os meninos da estação é que me contaram”, explicava, “eles disseram que ninguém nunca voltou de lá.”

(Canhoto, definitivamente canhoto.)

Não lembro bem se a neve da trilha estava alta nem se havia esquilos no caminho, mas não esqueço do menino matraqueando animadamente, meio sem fôlego:

“Você vai ver, a gente vai abrir a porta e vão rolar pilhas de cabeças cortadas com os olhos saltando, e um esqueleto meio vivo vai te agarrar pelos pés”. Havia muitas nuvens escuras no céu e eu apertei o passo porque achava que podia cair uma tempestade. Tirei da minha mochila dois daqueles chapéus de lã cujo nome me escapa, além de luvas e cachecóis. “Ninguém consegue sair de lá porque quando você bate a porta vem uma avalanche, então o pessoal fica preso lá e morre de fome”, o menino falou. Eu achei graça e fiquei imaginando que tipo de escola ele andava frequentando, ou que tipo de livros a mãe dele o deixava ler.

Vimos à distância um amontoado de pedras e uma pá fincada na neve, que o menino logo perguntou se podíamos levar para enterrar os corpos. “Não, não podemos enterrar ninguém porque vamos precisar comer uns cérebros”, eu respondi muito séria, e ele se empolgou. “Vai ter lá umas colherinhas de café daquelas bem miúdas e nós vamos nos revezar comendo uns suculentos miolos”, completei. “E daí vamos virar zumbis”, ele continuou, “e vamos morar no nosso iglu e caçar uns esquilos.” Deixamos a escumadeira fincada na neve e continuamos a subir.

A certa altura, ele enterrou umas bolinhas de gude ao pé de uma árvore, dizendo que era para deixar de presente para os próximos viajantes que passassem por lá, depois que a neve começasse a derreter.

É basicamente isso que eu me lembro daquele dia: da nossa conversa até chegar à cabana, enquanto as nuvens se adensavam no céu e o vento estendia sobre nós um lençol cada vez mais branco. Depois nós alcançamos o topo, passamos um tempo admirando a construção e começamos a montar o nosso iglu. Lá dentro da cabana, para a nossa surpresa – eu não lembro o que havia lá dentro, e se eu me recordasse agora decerto seria uma surpresa. Parece que tínhamos levado uns sanduíches de pepino. Eu descalcei as botas e deixei-as na entrada. O Adoniran largou a mochila e foi espiar os cômodos. Talvez tenha vindo uma tempestade; talvez nós tivemos que passar alguns dias lá, à base de sanduíches. Ou issofoi de um filme que eu vi. Não sei se a cabana estava realmente abandonada, tampouco me recordo do que aconteceu depois disso. Por mais que eu feche os olhos e me esforce para acessar essas memórias, só consigo ver paredes nuas, janelas sem vidros, formas indefinidas soterradas pela neve.

E uma orquídea – sim, lembro de uma orquídea. Parece que, dentro daquela cabana abandonada no gelo, a alguns quilômetros de distância da estação de esqui, havia um vaso com uma única orquídea que de alguma forma havia sobrevivido ao inverno. Eu fiquei de pé olhando aquele milagre, e já ia dizer qualquer coisa poética quando o Adoniran veio correndo e arrancou a orquídea

do caule, dizendo que queria levar para dar de presente à mãe dele. O sorriso dele ia de ponta a ponta. É isso o que me sobrou para contar. E é tudo o que me resta.

Não sei dizer como voltamos de lá, nem se realmente voltamos de lá. Aquele foi o meu último inverno com ele – não que tenha acontecido alguma coisa naquele dia, ou talvez tenha realmente acontecido, mas porque é o último inverno que me resta na memória. Aos poucos tudo vai desaparecendo. Encontro pessoas que possivelmente já morreram, esqueço se sou casada, grito com as enfermeiras e não sei mais por quê. Quem eu fui no passado agora não existe mais. As pessoas que eu amava foram embora. Só o que me resta são as sensações do presente: a boca cheia de bolo de chocolate, o sol queimando a minha pele, uma música bonita que não me remonta a absolutamente nada. Já não sei mais se vou morrer sem ter visto a neve.

**Como os gatos,
nós nem sempre
encontramos
o caminho de volta
para casa.**

First edition of 1,500 copies published by Chose Commune, with a special edition of 30 copies, including a limited fine art print, certified by Fabiana de Barros on behalf of the artist's estate.
Première édition de 1500 exemplaires publiés par Chose Commune, dont un tirage de tête de 30 exemplaires accompagné d'un tirage fine art numéroté, authentifié par Fabiana de Barros au nom de la succession.

All images are part of the 'Sobras' series (1996–1998).
Toutes les images font partie de la série « Sobras » (1996–1998).

Photographs

Geraldo de Barros

Short story

Vanessa Barbara

Concept and editing

Cécile Poimboeuf-Koizumi and Vasantha Yoganathan

Graphic design

Atelier Pentagon
(Guillaume Allard and Vanessa Goetz)

French translation

Dominique Nédellec

English translation

Zoë Perry

Proofreading

Emmanuelle Dunoyer and Ruth Clarke

Colour separation

Les Artisans du Regard

Printing

Musumeci S.p.A.

This book was kindly supported by
Cet ouvrage a pu être réalisé grâce au soutien de
Augusta Edwards Fine Art,
Eric Franck Fine Art,
Fabiana de Barros,
Galerie Luciana Brito
and Instituto Moreira Salles.

The publishers
Cécile Poimboeuf-Koizumi
and Vasantha Yoganathan
would like to thank
Fabiana de Barros
and Michel Favre for their trust.
Les éditeurs Cécile Poimboeuf-Koizumi et Vasantha Yoganathan souhaitent remercier Fabiana de Barros et Michel Favre pour leur confiance.

© Chose Commune, 2017
Photographs
© Fabiana de Barros /
Deposit Instituto Moreira Salles
Short story
© Vanessa Barbara
French translation
© Dominique Nédellec
English translation
© Zoë Perry

Printed in March 2017
by Musumeci S.p.A, Italy
Achévé d'imprimer en mars 2017 sur les presses de Musumeci S.p.A., Italie

Legal deposit: 2nd quarter 2017
Dépôt légal: 2^e trimestre 2017

ISBN: 979-10-96383-00-9

Chose Commune
chosecommune.com